# LA LETTRE

**Bulletin édité par Agoraphilo**
**N° 172 – octobre 2018**

## Sommaire de ce numéro


| | |
|---|---|
| **L'atelier Philo :** | **2** |
| **Le café philo :** | |
| Peut-on vivre sans spiritualité ? | 2 |
| Bibliographie | 4 |
| La conscience fait-elle de l'être humain une exception ? | 5 |
| **Les débats Citoyens** | **10** |
| **Le Divan Littéraire :** | **11** |
| **Bulletin d'adhésion** : | 12 |


## Agenda d'Agoraphilo

| | | |
|---|---|---|
| 13/10 à 9h30 | **Atelier philo** | |
| 20/10 à 19h30 | **Café-Philo Noisy** | L'Art fait-il avancer ? |
| 22/10 à 19h30 | **Divan Littéraire** | *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar A. Poe |
| 24/10 à 20h00 | **Café-philo Chelles** | Peut-on imaginer l'impossible ? |
| | | |
| 03/11 à 9h30 | **Atelier philo** | |
| 10/11 à 14h30 | **Débat Citoyen** | **La laïcité aujourd'hui** |
| 17/11 à 19h30 | **Café-Philo Noisy** | Peut-on vivre sans spiritualité ? |
| 26/11 à 19h30 | **Divan Littéraire** | *La conscience de Zeno,* d'Italo Svevo |
| 28/11 à 20h00 | **Café-philo Chelles** | La conscience fait-elle de l'être humain une exception ? |

## Informations pratiques :

**Les Café-Philo de Noisy-le-Grand ont lieu**
le 3ème samedi du mois, à 19 h 30 précises
à la Maison pour tous Marcel-Bou,
8 rue du Dr Sureau, 93160 Noisy-le-Grand

**Les Café-Philo de Chelles sont organisés**
le 4ème mercredi du mois, à 20 h 00 précises
salle municipale située dans le stade Pierre Duport (parc de Chelles, près de la Mairie)

***tout l'historique, l'actualité et les à-côtés des café-philo sur***
www.agoraphilo.com

**Les Divans Littéraires ont lieu :**
Le 3ème ou 4ème lundi du mois, à partir de 19 h 30
Au 93 rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand,
***La suite des débats sur*** ledivanlitteraire.wordpress.com

## Editorial :

Chaque mois, son temps fort. En octobre c'est l'Assemblée Générale, où vous êtes tous conviés. Elle se tiendra à la **MpT Marcel Bou le samedi 20 octobre, 18h30**. (juste avant le café-philo du mois). C'est l'occasion de faire le bilan de l'année passée, et aussi de récolter toutes vos bonnes suggestions pour l'année qui arrive.

Plus loin, le **samedi 10 Novembre**, à partir de 14h30, nous renouerons avec les Débats Citoyens, avec le thème de **La Laïcité**. Trouvez les détails en page 10….

Participez, et faites participer à tous nos rendez-vous

Le président

Reproduction autorisée, seulement avec mention de la source : La LETTRE d'Agoraphilo, et envoi à notre adresse d'un exemplaire à notre adresse 93 rue Rouget de Lisle, Noisy-le-Grand 93160

# Atelier philo

L'atelier philo est un lieu de débat qui questionne des textes, des auteurs – où chacun peut présenter ses interrogations, exprimer ses critiques…
L'entrée est libre : aucune condition de diplôme, d'âge, etc. n'est exigée. Chacun peut y prendre part.
Sous une seule condition : veuillez vous annoncer à l'avance en téléphonant au 01 43 04 46 37
Venez participer à ces discussions qui se poursuivront toute la saison.

**L'Atelier Philo à lieu le 2ème samedi du mois, à 9 h 30, au 4 allée de la Grotte, Noisy-le-Grand**
Cette année :
Nous nous intéressons au déterminisme, au matérialisme et la place de la liberté ou de la conscience humaine, en particulier grâce aux écrits philosophiques du (jeune) Karl Marx, mais aussi de ses glorieux prédécesseurs.
Qu'est-ce que Marx peut nous apporter aujourd'hui ?
L'atelier philo propose une démarche qui devrait être naturelle : lire les textes de Marx lui-même d'abord, et ne le commenter et discuter qu'ensuite.
Des « outils » sont mis à la disposition des participants : les définitions des principaux concepts pour permettre de comprendre de quoi il s'agit quand le texte examiné parle par exemple de classe, ou de plus-value, ou de capital et de salariat…
Chacun peut donc les mettre en question.

# Le café-philo

**Eugène Calschi** **Noisy-le-Grand, 17 novembre 2018**

**Peut-on vivre sans spiritualité ?**

Qu'est-ce que la spiritualité ?
Peut-être mieux vaudrait ne pas poser cette question parce que les réponses révèlent une grande confusion.
Le *Trésor de la langue française* le montre en s'efforçant d'en couvrir toutes les acceptions :

> « 1.- Correspond à *esprit* en tant que principe immatériel] *PHILOS., RELIG.* Synonymes : *Immatérialité, incorporalité, incorporéité ;* antonymes : *Corporalité, corporéité, matérialité.*
> **a)** Qualité d'un être qui est esprit, qui n'a pas de corps. *La spiritualité des anges, de Dieu, du Verbe.* […]
> **b)** Qualité de ce qui est de l'ordre de l'esprit (considéré comme un principe indépendant), de ce qui concerne l'esprit ou dont l'origine n'est pas matérielle. [*La philosophie spiritualiste*] *enseigne la spiritualité de l'âme, la liberté et la responsabilité des actions humaines, l'obligation morale, la vertu désintéressée,* […] »

Cette première partie de ka définition pourrait suffire. Elle signale que le terme appartient à deux champs, le champ philosophique et le champ religieux. Elle en donne le sens littéral : l'esprit est ce qui s'opposerait au corps, le spirituel au matériel. Le dictionnaire ne se demande pas si cette opposition a un sens, et lequel : ce n'est pas son rôle. Mais il poursuit :

> « **2.** Correspond à *esprit* en tant que principe de la pensée, de l'âme ; avec idée d'élévation au-dessus de la matière, du réel ou des sens […] »

A l'évidence, cette deuxième partie de la définition fait confusion avec la première. Comment l'expliquer, sinon par le fait que, pour ses auteurs, il pourrait réellement exister quelque part un tel principe en tant que réalité immatérielle indépendante de toute pensée et capable néanmoins d'être en relation matérielle avec nos sens - lesquels ne sont en effet que matériels ?
Comme si cela ne suffisait pas, le texte ajoute :

> **« B.—** *THÉOLOGIE*
> **1.** Théologie mystique qui a pour objet la vie de l'âme, la vie religieuse [ ..]
> **2.** [Avec une détermination explicite] Forme particulière que prennent ces principes et ces

> règles selon les écoles théologiques, les institutions religieuses, les peuples. […] »

L'esprit est ici soit confondu avec une âme individuelle, une croyance religieuse, soit une entité abstraite comprise comme pensée opposée à la matière, à la nature, à la chair dans la langue des théologiens, à la sensibilité.

Une telle confusion a-t-elle un sens, et sinon, au moins une motivation ?
Par exemple, serait-ce une question d'actualité ? Malraux n'aurait-il pas affirmé :

> « le XXIe siècle sera spirituel ou ne sera pas » ?

On ne rappelle cependant pas que Herder, un philosophe allemand de la fin du XVIII[e] siècle, avait déjà prédit que le XIX[e] serait un siècle religieux. Une tentation récurrente de la « futurologie » ?

Il s'agit là d'une prise de position idéologique et politique.
-Prise de position politique
On reviendrait ainsi sur une confrontation qui a conduit en France à la loi de 1905 sur la séparation de l'église et de l'Etat, elle préserve sur ce plan la pleine liberté de penser, un problème encore non résolu dans de multiples pays du monde. Et que le gouvernement en place fait resurgir.

-La prise de position idéologique qui lui correspond domine depuis la Restauration la tradition philosophique française et l'enseignement de la philosophie qui diffuse le spiritualisme, un courant qui voudrait éviter de trancher entre matérialisme et idéalisme, et préserve ainsi l'essentiel de ce dernier.
Le spiritualisme pose en effet deux substances et les oppose, âme et corps, pensée et matière Faut-il préciser qu'en ceci il reflète ce que nous semblons éprouver quotidiennement, sous ce rapport la réalité apparente, - mais en s'en tenant à l'*apparence* des choses, justement ce que prétend refuser la philosophie, laquelle veut rechercher ce qui est l'*essence* des choses, ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont ? Ainsi, le monde, au sens de ce qui n'est pas nous - semble dominé par le déterminisme, tandis que nous-mêmes nous serions libres ?

Chacun de nous se sent habité par un « sentiment invincible » (E. Borne) de ne pas être un simple corps, de posséder une conscience de soi, d'avoir une originalité au sens où chacun se sent être et est un être unique. De là découle logiquement la recherche d'une cause, d'une entité qui serait à l'origine de cet état de fait, de ce ressenti. Nos langues indoeuropéennes, notamment, sont ainsi faites que le verbe être ou ce qui lui tient lieu exige un sujet. Comme si on demandait : quelle *est* « la chose qui fait » que j'ai une conscience ?

Pour répondre, on pose un esprit qui l'explique. Ce qui est une hypothèse qu'il faudrait justifier – mais on ne le fait pas - devient ensuite un principe explicatif indiscuté. On en a le sentiment, et ça suffit :

> « L'esprit est seulement cela : être pour soi, être pour l'esprit »
>
> (Hegel, *Leçons sur la philosophie de la religion*).

Cette particularité de nos langues a joué un rôle important et incontestable dans la naissance de la philosophie occidentale et également de la science, distinctions inexistantes à l'origine. Elle n'existe pas dans la pensée chinoise, et la conscience de soi est mise en question par la pensée bouddhiste
Autrement dit : « poser un principe » ou une notion abstraite, une hypothèse pour expliquer un ou des phénomènes n'est pas en soi une démarche erronée. Encore faut-il ne pas voir dans ce principe une entité ayant une existence individuelle autre que théorique et valider sans preuve ce qui n'est d'abord qu'une hypothèse.

Hegel ne pouvait se satisfaire d'une explication verbale. A l'occasion d'une réflexion sur l'art, il a analysé la notion d'esprit. Il vaut la peine de le citer longuement :

> « Le besoin universel et absolu d'où découle l'art (selon son côté formel) a son origine dans le fait que l'homme est conscience *pensante*, autrement dit qu'à partir de lui-même il fait de ce qu'il est, et de ce qui est en général, quelque chose qui soit *pour lui*. Les choses naturelles ne sont qu'*immédiatement* et pour ainsi dire en un seul exemplaire, mais l'homme, en tant qu'esprit, se *redouble*, car d'abord il *est* au même titre que les choses naturelles *sont*, mais ensuite, et tout aussi bien, il est *pour soi*, se contemple, se représente lui-même, pense et n'est esprit que par cet être-pour-soi actif. L'homme obtient cette conscience de soi-même de deux manières différentes : *premièrement de manière théorique*, dans la mesure où il est nécessairement amené à se rendre intérieurement conscient à lui-même, où il lui faut contempler et se représenter ce qui s'agite dans la poitrine humaine, ce qui s'active en elle et la travaille souterrainement, se contempler et se représenter lui-même de façon générale, fixer à son usage ce que la pensée trouve comme étant l'essence, et ne connaître, tant dans ce qu'il a suscité à partir de soi-même que dans ce qu'il a reçu du dehors, que soi-même – *Deuxièmemen*t, l'homme devient pour soi par son activité *pratique*, dès lors qu'il est instinctivement porté à se produire lui-même au jour tout comme à se reconnaître lui-même dans tout ce qui lui est donné immédiatement et s'offre à lui extérieurement. Il accomplit cette fin en transformant les choses extérieures, auxquelles il appose le sceau de son

intériorité et dans lesquelles il retrouve dès lors ses propres déterminations. L'homme agit ainsi pour enlever, en tant que sujet libre, son âpre étrangeté au monde extérieur et ne jouir dans la figure des choses que d'une réalité extérieure de soi-même. […] »

(Hegel, G.W.F., *Cours d'esthétique*, traduction J.-P. Lefebvre et V. von Schenck, 2 t., Aubier, Paris, 1995 et 1996, t. I, p. 45-46).

Deux conclusions :

Une première – mais c'est la deuxième qui nous intéressera le plus :

Pour Hegel, l'esprit n'est pas une entité autonome, une âme ou un souffle, mais un aspect du mode d'existence de l'homme, un résultat inéluctable du développement de sa pensée comme un effet de sa vie pratique effective, les deux étant indissociables tout autant qu'ils sont caractéristiques de l'homme en tant que tel. Une analyse dialectique du réel qui conduit Hegel, - un philosophe idéaliste – à défendre des thèses matérialistes.

Mais sa vision est limitée à l'individu, marquée par la subjectivité. Il en est de même pour Fauerbach.

Feuerbach, qui a promu ensuite un retour au matérialisme, s'inspire manifestement de Hegel, mais se montre moins pénétrant, l'analyse dialectique fait défaut, et sa conception de la vie de l'esprit apparaît pauvre :

> « Quelle est cette différence essentielle qui distingue l'homme de l'animal ? A cette question, la plus simple et la plus générale des réponses, mais aussi la plus populaire, est : c'est *la conscience*. Mais conscience au sens strict, car la conscience qui désigne le sentiment de soi, le pouvoir de distinguer les objets sensibles, de percevoir et même de juger les choses extérieures sur des indices déterminés tombant sous le sens, cette conscience ne peut être refusée aux animaux. La conscience entendue dans le sens strict n'existe que pour un être qui a pour objet sa propre *espèce* et sa propre *essence* [...] Or seul un être qui a pour objet sa propre espèce, sa propre essence, est susceptible de prendre pour objet, dans leur signification essentielle, des choses et des êtres autres que lui. C'est pourquoi l'animal n'a qu'une vie simple et l'homme une vie double : chez l'animal la vie intérieure se confond avec la vie extérieure ; l'homme, au contraire, possède une vie intérieure et une vie extérieure »
>
> (Feuerbach, *Manifestes philosophiques*, p, 74-75)

La deuxième conclusion :

De ce qu'en fait ce qu'on appelle la vie de l'esprit, la spiritualité, est un aspect du mode d'existence effectif de l'homme, il en apparaît en quelque sorte comme un élément définitoire. Vivre peu ou prou sans spiritualité lui est impossible. Le réduire à un fonctionnement purement biologique est un aspect de ce qu'ont voulu les nazis dans les camps de concentration.

Réduire l'individu à n'être qu'un consommateur, être un *homo economicus* est physiquement moins redoutable, mais c'est là aussi une façon de déshumaniser l'homme. « Du pain et des jeux » suffiraient au commun du peuple [du pain, mais pas beaucoup plus que le minimum, d'ailleurs !]. C'est pourtant ce que vise notre société…

Tout en mettant en avant la philanthropie des ultrariches, leur mécénat, un « supplément d'âme » hypocrite destiné à camoufler le cynisme des « premiers de cordée » et de leurs thuriféraires médiatiques et politiques.

Pour notre société, sur beaucoup de plans, l'homme est en effet de trop : s'agissant du travail, c'est le chômage effectif, et la robotisation annoncée ; s'agissant de l'éducation, c'est le rejet par des algorithmes secrets d'une partie de la jeunesse hors de l'université ; c'est la ghettoïsation des banlieues ; la déliquescence du système de santé - et même s'agissant de l'esprit, de la vie spirituelle, l'intelligence artificielle, que certains croient apte à remplacer celle de l'homme…

## Bibliographie

La médiathèque Georges Wolinski de Noisy-le-Grand nous communique une liste d'ouvrages disponibles en prêt pour préparer ce débat :

- *La religion*, textes rassemblés par Michaël FOESSEL, Flammarion, **107 FOE**
- Henri BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Presses universitaires de France, **194 BER**
- Boris CYRULNIK, *Psychothérapie de Dieu*, Odile Jacob, **200 REL CYR**
- Jacques BOUVERESSE, *Peut-on ne pas croire ? : sur la vérité, la croyance et la foi*, Agone, **210 DIE**

**Eugène Calschi** **Contribution au débat**
**Chelles, 28 novembre 2018**

## La conscience fait-elle de l'être humain une exception ?

Au sens de « conscience de soi » comme individu distinct de ses congénères, *Homo sapiens* a sans doute hérité de ses ancêtres la chose, non la notion de la chose. On a récemment montré que certaines espèces animales (l'éléphant, le dauphin, le chimpanzé, ...) possèdent la même faculté, par exemple *via* la capacité de se reconnaître dans un miroir
Tous ces animaux sont des animaux sociaux, ils tendent à vivre en petits groupes. C'est peut-être un résultat logique de la vie en communauté que les tâches se répartissent plus ou moins spontanément et qu'ainsi la place des individus, le rôle de chacun évoluent et qu'ils en prennent conscience.
Cette remarque va nous conduire à interroger la notion de conscience – mais aussi ce que les sciences neurocognitives ont à nous en dire. Elle pourrait peut-être aussi introduire la notion d'inconscient, qui reste hors du cadre de ce débat.

D'abord quelques observations sur la difficulté à élaborer et définir la notion de conscience – un point déjà remarqué dans nos cafés philo.
Les Grecs n'avaient longtemps pas eu de mot pour désigner cette notion, et il semble qu'ils auraient eu besoin de plusieurs siècles pour la construire.
En suivant Barbara Cassin (Le grec pour « conscience »: rétroversion, dans *Vocabulaire européen des philosophies*, p. 261sq.) et en simplifiant très fortement : il y avait la psukhè, l'âme qui s'échappe de la bouche du mourant (on la retrouve encore sur nombre de représentations de mourants dans notre Moyen âge) ; le thumos, rendu par « cœur » : « interlocuteur privilégié de soi avec soi » ; le phrên ou les phrenes, les entrailles : le mot est de la famille de phronein « être avisé, penser » : aurait-on pensé avec ses entrailles ? Plus tard apparaissent des mots munis du préfixe sun- [avec-] comme sunaisthesis rendu par self-consciousness, « connaissance, conscience de soi-même ». Pour la conscience éthique, on trouve sunesis, au sens propre, selon les étymologies proposées, soit « aller avec, accompagner », soit « lancer ensemble, rapprocher », mais, dans les deux cas, utilisé au sens de « comprendre » : c'est la compréhension de la faute. Sunesis peut être traduit par « intelligence » ou par « conscience » - selon le contexte. Enfin suneidesis (qui apparaît chez Démocrite) désigne « la conscience de la mauvaiseté d'une vie » avant de désigner chez les stoïciens, donc plus tard, à l'époque hellénistique, avec Chrysippe, quelque chose comme la conscience en général, ou la conscience de soi, avant que ce terme ne soit étendu à la conscience morale.

> « Dans les langues latines et germaniques les principaux termes en présence dérivent des racines du savoir : d'un côté scire, scientia, d'où conscius (et ses antonymes nescius, inscius), conscientia, conscient et conscience, etc. ; de l'autre wissen, d'où à la fois gewiss, Gewissen et Gewissheit, bewusst (unbewusst) et Bewusstsein, Bewusstheit, etc. On a pris l'habitude de considérer que les sens de la 'conscience' moderne se rattachent à différents emplois du latin conscientia et du grec suneidesis. »
>
> (E. Balibar, « Conscience », *Vocabulaire européen des philosophies*, p. 260)

Mais le sens de *conscientia* a aussi une histoire complexe – et c'est apparemment de cette histoire que serait issu le sens moderne de conscience :

> « Avant que Cicéron en fasse un terme de l'humanitas, les usages se sont déployés selon les deux directions dans lesquelles peut s'interpréter cum [avec] [...] : d'une part celle qui connote l'appropriation, l'achèvement (« bien savoir », « être bien informé de ») ; d'autre part celle qui connote un « partage » privé ou secret. [... ce qui] débouche sur la représentation fondamentale d'un témoignage intérieur rendu à soi-même [...] et finalement d'un jugement qui s'exerce en nous sur nos actes et nos pensées. D'où l'idée d'une autorité opposable à toutes les institutions : à la fois 'maître intérieur' et garantie d'autonomie. Cette unité des contraires, à laquelle la tradition augustinienne donnera une portée ontologique, sera constamment retrouvée de nos jours »
>
> (E. Balibar, « Conscience », *Vocabulaire européen des philosophies*, p. 261)

Pour les « pères de l'église », la conscience s'identifiait à l'âme. Pour Augustin, comme le rappelle Balibar, « la conscientia est subordonnée à la memoria, [la mémoire], vrai nom de la présence à soi qui toujours déjà confesse le verbe de Dieu [...] : en interrogeant sa conscience, l'homme ne fait que découvrir la vérité transcendante en lui ».
Un sentiment ainsi élevé au rang de vérité objective absolue.

Ce trop rapide tour d'horizon de l'histoire de la notion et du mot « conscience » incite à examiner l'origine et les bases neurophysiologiques de ce qu'on appelle la conscience et son développement historique.
La conscience semble être une forme de l'activité de multiples parties du cerveau entrant en interaction.
Il s'agit en effet, selon les sciences neurocognitives, d'une construction complexe.
Pour A. Damasio par exemple, une construction à plusieurs étages (A. Damasio, *Le sentiment même de soi, Corps, émotions conscience*). Il les décrit. En simplifiant, on aurait plusieurs étages ou niveaux de complexité : d'abord les émotions, puis les sentiments, une « conscience-noyau », conscience de soi élémentaire, enfin la « conscience autobiographique », et la « conscience étendue ».

Les émotions sont des réponses à des stimuli extérieurs, réponses sélectionnées par l'évolution, et nécessaires pour la préservation même de l'organisme. Elles

> « sont des ensembles compliqués de réponses chimiques et neuronales qui forment une configuration ; toutes les émotions ont telle ou telle sorte de rôle régulateur à jouer [...] en dépit du fait que l'apprentissage et la culture altèrent l'expression des émotions et donnent aux émotions de nouvelles significations »
>
> (Damasio, p. 59)

Un ensemble de réseaux de régulation biologique ensuite : Les sentiments sont des configurations sensorielles complexes signalant douleur, plaisir et émotions. La « raison supérieure » serait comme une sorte de coordination :

> « des ensembles de programmes complexes, flexibles et personnalisés de réponses sont formulés dans des images conscientes et peuvent être exécutés sous la forme d'un comportement.
> Mais tout ceci constitue un schéma d'actions réciproques, un réseau de rétroactions »
>
> (Damasio, p. 63).

Il faut donc maintenant montrer comment se constitue la conscience. Damasio propose un développement en deux parties : formation d'abord d'une « conscience-noyau », fondement de la « conscience étendue », par passage d'un « soi transitoire » à la construction d'un « soi autobiographique ».

> « Il y a production de conscience-noyau lorsque les dispositifs de représentation du cerveau engendrent un compte-rendu en images, non verbal, de la manière dont le propre état de l'organisme est affecté par le traitement, opéré par ce dernier, d'un objet et lorsque ce processus met en valeur l'image de l'objet causal, le plaçant ainsi de façon saillante dans un contexte spatio-temporel »
>
> (Souligné par l'auteur, p. 173-174).

De façon métaphorique, il explique que d'abord « on est la musique, tant que la musique dure : [c'est] le soi central transitoire »
Comme un souvenir de *L'entretien avec D'Alembert*, de Diderot.
Mais un résidu, une trace en demeure dans le cerveau, sur quoi se construit

> « le soi autobiographique » (p. 176-177).

Une autre façon de représenter ce processus est proposée p. 200 : à la base se trouve un proto-soi (« ensemble non conscient de représentations des différentes dimensions de l'état actuel du corps ») : à ce niveau, donc, pas de conscience. Au-dessus, au niveau de la conscience-noyau, apparaît le soi-central (« une référence transitoire mais consciente à l'organisme individuel au sein duquel des événements se produisent »). Leurs traces, leurs résidus constituent la « mémoire autobiographique » (« archivage organisé des expériences passées d'un organisme individuel »). Le soi central et la mémoire autobiographique créent ensemble le « soi autobiographique ».
Cela pourrait-il correspondre au niveau de conscience de certains mammifères qui se reconnaissent dans un miroir ?
D'autres théories orientées plus ou moins dans la même direction sont proposées. Nous ne pouvons entrer dans les détails de leurs différences. Ce qui compte ici, par rapport à la question titre de la présente discussion, c'est leur similitude : toutes décrivent la conscience comme une activité cérébrale supérieure, extrêmement complexe, une construction à plusieurs étages comportant inévitablement des éléments, des phases inconscientes.
Les deux ne sont pas séparables – sinon pour la pensée théorique.

Toutes, par-là, s'accordent avec la théorie de l'évolution, comme elles tendent également à caractériser le développement des bases de la conscience humaine comme le résultat d'une évolution particulière, et celle de la conscience en tant que telle dans celui de la vie en société et son histoire.
Du même coup, la notion de conscience a évolué :

> « Si la conscience animale a été autrefois un sujet tabou, la plupart des neurobiologistes, à l'heure actuelle, acceptent de la voir comme un facteur déterminant du comportement et non plus comme un épiphénomène. Le temps n'est plus où les animaux étaient considérés comme de simples automates. Manifestement, l'éveil de la conscience a été l'événement par excellence de l'évolution animale qui a culminé avec la suprématie de

> l'homme sur son environnement planétaire et spatial. Une question émerge cependant [...] : jusqu'où faut-il descendre dans l'arbre phylogénétique pour que la possibilité d'un état de conscience soit reconnue ? »
>
> (D. Denton, *Les émotions primordiales et l'éveil de la conscience*, p. 135)

Ainsi, si toutes ces théories mettent en évidence le jeu des différents constituants du cerveau – aucune ne nous semblait montrer comment émerge la conscience de soi, ce qu'elle est.
En termes philosophiques plus généraux, ce sont des théories matérialistes et en tant que telles, tout à fait logiquement, elles étudient la conscience à partir de son origine et de son développement. Mais la conception matérialiste ne se limite pas à l'aspect (ou au côté) physiologique ou neurocognitif de la conscience. Certains « étages », certains niveaux du réel manquent, ils ne sont pas du ressort de la neurophysiologie.
Par exemple, les théories neurocognitives ne proposent pas de réponse à une difficile question : comment comprendre le fait que l'homme se sent libre, qu'effectivement certains de ses actes témoignent de la réalité de cette liberté, et qu'en même temps, comme tous le savent, il a des motifs pour agir, et qu'en ce sens particulier au moins ses actes apparaissent déterminés ?
Damasio semble reconnaître que les sciences neurocognitives présentent les bases physiologiques de la réponse – mais pas plus.
Un hiatus encore non comblé
Une théorie se propose de le faire.
C'est la théorie proposée par Fausto Cordón, dite *théorie des unités de niveau d'intégration* :

L'être vivant, même le plus primitif, se caractérise en tant que tel – ou : se définit – par le type de ses rapports avec son environnement : il en absorbe certains éléments pour se construire, maintenir son intégrité, se perpétuer et y trouver les ressources énergétiques nécessaires.
Un aspect-clef de cette activité : il doit nécessairement être attiré par les nutriments, et être repoussé, fuir ceux qui lui sont toxiques.

Cet être vivant est évidemment constitué de protéines, ce sont des molécules chimiques déjà dotées de ces propriétés.
Mais les atomes constitutifs de ces molécules ne les possèdent pas. Et ce ne sont pas toutes les molécules, organisation de certains atomes en structures définies, qui les possèdent. Seules les possèdent des combinaisons déterminées d'atomes comprenant nécessairement celui du carbone. La vie est la propriété de certaines structures, des molécules chimiques combinant des atomes de carbone avec nombre d'autres dont l'oxygène et l'hydrogène.
C'est le domaine d'une branche de la chimie, dite « chimie organique » - mais toutes les molécules possédant ces atomes ne sont pas vivantes. Seules certaines structures le sont : ce sont les protéines.

Ce qui conduit à un double constat :
-Le premier : comme pour toute combinaison chimique, « mélanger » les atomes nécessaires ne suffit pas : il faut qu'apparaisse une structure déterminée avec des atomes déterminés. Avec de telles structures surgissent – émergent – des propriétés nouvelles, que leurs éléments constitutifs ne possédaient pas.
Ce qui est une illustration du fait bien connu par ailleurs que « le tout est plus que la somme des parties ».
-Le second : cette propriété (déjà mentionnée plus haut) qu'ont ces molécules d'être attirées par les nutriments, et être repoussées, de fuir tout ce qui leur est toxique.
C'est cette propriété qui nous intéresse maintenant : un tel comportement peut être interprété comme automatique, physiologique, et en même temps comme la manifestation d'un élément de conscience. Une propriété émergente, encore rudimentaire.
Tout se passe comme si apparaissait déjà à ce niveau une conscience élémentaire, ou au moins des éléments de la conscience.
Un point sur lequel il faut revenir : ces développements – le passage d'une structure non vivante à une structure vivante élémentaire, les protéines ; le passage des protéines, molécules isolées à un regroupent de protéines, puis à leur spécialisation, puis à leur fonctionnement comme un être vivant organisé- sont dus non à des successions de hasards, mais sont des conséquences nécessaires du fonctionnement-développement de chacun des stades successifs dans leurs rapports avec leur environnement. C'est-à-dire : chaque étape crée les conditions de la suivante et la détermine.
Tout l'effort de cette théorie est de montrer comment y conduisent nécessairement les réactions chimiques à chaque stade, jusqu'à ce qu'apparaissent des structures telles que « le tout » s'y impose aux « parties ».
(Pour leur exposé scientifique, renvoyons ici à C. Cunchillos, *Les voies de l'émergence*, *Introduction à la théorie des unités de niveau d'intégration*)

La sélection naturelle prend évidemment le relais.
Jusqu'à ce qu'apparaissent des animaux dotés par la sélection naturelle d'instincts sociaux ; lesquels changent la nature de la conscience.
Il semblerait que la question posée - celle de savoir si la conscience fait de l'homme une exception – trouve ainsi une réponse : en un sens, oui, puisque le niveau de développement de la conscience humaine est bien plus élevé que celui des autres animaux.
Ce qui amène Darwin à proposer comme hypothèse que se trouvent déterminées là les bases nécessaires au développement des sentiments moraux

> « La proposition suivante me semble hautement probable, à savoir que tout animal, quel qu'il soit, doté d'instincts sociaux bien affirmés incluant les affections parentale et filiale, acquerrait inévitablement un sens moral ou conscience, dès que ses capacités intellectuelles se seraient développées au même point, ou presque, que l'homme […] Les animaux sociaux qui se trouvent en bas de l'échelle sont guidés, dans l'aide qu'ils accordent aux membres d'un même communauté, presque exclusivement par des instincts spéciaux […] Ainsi, les instincts sociaux, qui ont dû être acquis par l'homme à un stade très primitif, […] donnent encore une impulsion à certaines de ses meilleures actions. […] Mais à mesure que l'amour, la sympathie et la maîtrise de soi seront consolidés par l'habitude, et que la capacité de raisonner s'affirmera, portant l'homme à accorder une juste valeur aux jugements de ses semblables, il. […] »
>
> (Darwin, *La filiation de l'homme*, p. 184, 196-197)

L'hypothèse de Darwin se cantonne au domaine moral et ne s'intéresse qu'aux motivations individuelles, subjectives de l'action humaine. C'est à la fois son point fort et son point faible, puisqu'il s'agit en fait de caractériser, d'expliquer la vie en société.

Aristote avait déjà clairement caractérisé les deux côtés de ce qu'est l'homme, les deux côtés de son être : un animal politique, c'est-à-dire a la fois animal et être social d'une part :

> « Il est manifeste [...] que l'homme est par nature un animal politique, et que celui qui est hors cité, naturellement bien sûr et non par le hasard des circonstances, est soit un être dégradé soit un être surhumain [...] il est évident que l'homme est un animal politique plus que n'importe quelle abeille ou que n'importe quel animal grégaire. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain ; or seul, parmi les animaux, l'homme a un langage [...] »
>
> (Aristote, *Politiques*, 1253a)

Et d'autre part un être conscient de soi et de sa place dans la cité :

> « Il n'y a qu'une chose qui soit propre aux hommes par rapport aux autres animaux le fait que seuls ils aient la perception du bien, du mal, du juste, de l'injuste et des autres <notions de ce genre>. Or avoir de telles <notions> en commun, c'est ce qui fait une famille et une cité. »
>
> (Aristote, *Politiques*, 1253a)

Deux mille ans plus tard, Marx a repris cette conception matérialiste, d'une part en précisant les rapports de l'homme et de la nature, son origine et source de vie – il est nature en même temps qu'il s'oppose à elle par son action :

> « Physiquement, l'homme ne vit que de ses produits naturels, qu'ils apparaissent sous forme de nourriture, de chauffage, de vêtements, d'habitation, etc. L'universalité de l'homme apparaît en pratique précisément dans l'universalité qui fait de la nature entière son corps non-organique, aussi bien dans la mesure où, premièrement, elle est un moyen de subsistance immédiat que dans celle où [deuxièmement] elle est la matière, l'objet et l'outil de son activité vitale. La nature, c'est-à-dire la nature qui n'est pas elle-même le corps humain, est le *corps non-organique* de l'homme. »
>
> (K. Marx, *Manuscrits de 1844*, p.62)
>
> « L'homme […] ne crée, il ne pose que des objets, *parce qu'i*l est posé lui-même par des objets, parce qu'à l'origine il est Nature. »
>
> (K. Marx, *Manuscrits de 1844*, p.136)

D'autre part en précisant ce qui caractérise l'homme en tant que tel, ce qui le distingue des autres espèces animales, et qui est à la fois conscience et mode de vie matérielle :

> « On peut distinguer l'homme des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même. »
>
> (K. Marx, F. Engels, *L'idéologie allemande*, p. 15)

Il est ainsi conduit à marquer les limites de la définition d'Aristote - limites qui sont celles que chaque époque sociale impose à la pensée de cette époque :

> « La définition d'Aristote est à proprement parler celle-ci, que l'homme est par nature citoyen, c'est-à-dire habitant d'une ville. Elle caractérise l'Antiquité classique aussi bien que la définition de Franklin 'l'homme est naturellement un fabricant d'outils' caractérise le Yankee »
>
> (K. Marx, *Le Capital*, II, p, 19 et note 4)

D'où, en quelque sorte, comme une définition plus générale :

> « L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu pris à part. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux »
>
> (K. Marx, *VI^e^ thèse sur Feuerbach*)

L'être humain acquiert nécessairement avec la place qu'il occupe dans la société un rôle qui à la fois et contradictoirement lui est imposé et en même temps l'incite à agir, c'est-à-dire à prendre des initiatives, des manifestations réelles d'une liberté effective. Cette vie sociale est la source de son intelligence des choses et de sa situation, c'est-à-dire du développement de sa conscience de soi. Hegel y avait déjà insisté.

Nous avions fait ce constat dès le début de la présente note : les deux, - trouver sa place dans la société et se définir - sont deux façons de dire la même chose.
L'individu sous l'Ancien régime se savait héréditairement roturier ou noble, il en était conscient, et sauf exceptions, il considérait son état comme son destin et ne pensait pas à en changer. Notre société a aboli le côté juridiquement immuable des différenciations sociales. Les différentiations actuelles en salariés (90 % de la population active), quelques « indépendants » et les propriétaires d'entreprises semblent accidentelles – mais la réalité statistique et politique en démontre la réalité maintenue et la transmission héréditaire. Avec tous leurs dégâts constatés aujourd'hui.

C'est le développement de cette approche, à savoir que la conscience de l'individu répond logiquement à la réalité de ce que sont, pour chacun et à chaque époque, ses rapports avec les autres. Marx peut alors dire :

> « Ce n'est pas la conscience sociale des hommes qui détermine leur être, mais inversement leur être social qui détermine leur conscience »
>
> (K. Marx, Avant-propos, *Contribution à la critique de l'économie politique*, p. 63)

Une formulation plus récente de la même thèse sur les mêmes bases ouvre sur des perspectives nouvelles de notre temps tant pour la définition de la conscience individuelle que pour la sociologie :

> « La particularité la plus fondamentale de l'homme, qui le différencie de l'animal, est qu'il apporte et détache de son corps à la fois l'appareil de la technique et l'appareil de la connaissance scientifique, qui deviennent en quelque sorte l'outil de la société. De même l'art est une technique sociale du sentiment, un outil de la société grâce auquel il entraîne dans le cercle de la vie sociale les aspects les plus intimes et les plus personnels de son être. Il serait plus juste de dire non pas que le sentiment devient social, mais qu'au contraire il devient individuel quand chacun de nous vit, ressent l'œuvre d'art, qu'il devient individuel sans cesser pour autant d'être social »
>
> (L. Vygotski, *Pensée et langage*, p, 347)

Mais ceci déborde les cadres de cette discussion.

# Les Débats Citoyens

**Prenez la parole !**

## Les Débats Citoyens

**La laïcité aujourd'hui : faut-il changer la loi de 1905 ?**

*Avec Charles Arambourou, UFAL*

La laïcité est le principe selon lequel le pouvoir politique réside dans la souveraineté du peuple. « Démocratie et laïcité sont des termes identiques » (Jaurès).La laïcité, c'est donc aussi « Liberté-égalité-fraternité »

- Liberté de croire ou non ;
- Egalité de toutes les opinions et croyances de chacun ;
- Fraternité : les différences d'opinions et de croyances fondent des échanges, elles ne font pas des étrangers

La République ne se mêle ni de ces opinions ni de ces croyances. Elle ne peut donc pas institutionnaliser un dialogue avec elles. Sur quoi se baserait donc un dialogue institutionnel avec des églises ? »

## Samedi 10 novembre 2018, 14H30

***Entrée libre***

**Salle Jean Moulin**

**11/13 avenue Emile Cossonneau, 93160 Noisy-le-Grand**

*En préparation de ce débat, vous pouvez visionner le film documentaire « La séparation » (//www.youtube.com/watch?v=xxgg3cU3B2E)*

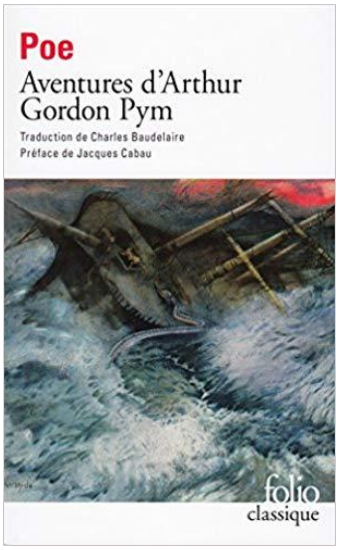
Renseignements au 06 16 09 72 41

# Le Divan Littéraire

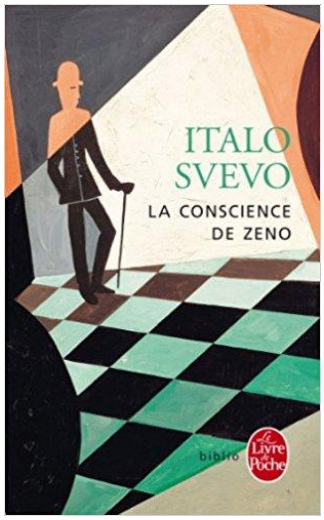
On y parle d'un livre sélectionné à l'avance et lu par les participants. Les débats littéraires ont lieu le lundi soir, à 19h30 au 93, rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand. T : 06 16 09 72 41
Inscription, gratuite, souhaitée
**Présentation des prochains débats :**

**22 octobre 2018**

## *Les aventures d'Arthur Gordon Pym*, d' Edgar A. Poe




Un jeune Américain de seize ans, Arthur Gordon Pym, se lie d'amitié avec Auguste Barnard, fils d'un capitaine de navire, et tous les deux prennent l'habitude de s'embarquer pour de folles équipées sur un canot à voile.
Le fascinant pouvoir du livre tient à la profondeur de cet imaginaire donné pour réel, et Borges, non sans raison, considérait ces Aventures comme le chef-d'□œuvre de l'auteur.




**26 novembre 2018**

## *La conscience de Zeno*, d' Italo Svevo

Composé en 1923, La Conscience de Zeno est sans doute le premier grand roman inspiré par la psychanalyse. Mais il est bien plus que cela. Avec la confession de son héros - narrateur qui entreprend d'évoquer pour le médecin qui le soigne les faits marquants de son existence, il demeure l'un des livres fondateurs de la littérature européenne du xx$^{ème}$ siècle.

**Avertissement,**

**Par principe, tous nos débats et conférences sont à entrée libre**

**Mais si vous voulez encourager, et même participer à l'organisation de ces réunions, nous vous recommandons d'adhérer à l'association Agoraphilo.**

**Les cotisations permettent d'assurer la pérennité de l'activité.**

---

**BULLETIN D'ADHÉSION 2018-2019**
**AGORAPHILO**

NOM :
Prénoms :
Adresse email :

Téléphone :

Signature :

*Association déclarée loi de 1901*

Cotisation versée :
(Pour l'année : Membre adhérent : € 16. Etudiants, chômeurs,… : € 8)

*Siège social : 93 rue Rouget de Lisle 93160 Noisy-le-Grand Tél. : 06 16 09 72 41* *Notre site :* www.agoraphilo.com